

La mala educación

L'incontournable âpreté de l'intime

Élie Castiel

Number 235, January–February 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48022ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2005). Review of [La mala educación : l'incontournable âpreté de l'intime]. *Séquences*, (235), 34–35.



Quelque chose qui a à voir avec l'intime

La mala educación

L'incontournable âpreté de l'intime

Intentionnellement, nous avons décidé de privilégier le titre original du nouveau film de Pedro Almodóvar pour des raisons bien précises. Tout d'abord, il s'inscrit dans un espace géographique particulier, l'Espagne, en partie à une époque de fermeture, les années 60. Il s'agit d'une époque dans l'histoire de ce pays qui correspond au régime franquiste, système politique qui favorise avant tout trois immuables institutions, depuis fort longtemps imposées et enracinées dans la pensée collective : la religion, la famille et la patrie. Dans le domaine des arts, et bien entendu dans celui du cinéma, cette idéologie conservatrice limite la liberté de pensée et d'expression, occulte tout ce qui a rapport aux choses du sexe, et stigmatise tout acte dissident.

Étrangement, les films espagnols de l'époque mettant en vedette la chanteuse-comédienne Sarita Montiel, (à laquelle le film fait référence avec le personnage de Zahara et par des extraits d'un de ses films) montrent l'héroïne comme femme émancipée (chanteuse, prostituée, célibataire), libre de ses actes, le plus souvent infidèle en amour, débrouillarde, intègre et conforme à ses convictions. Même si le personnage qu'elle incarne doit payer (parfois de sa vie) pour ses péchés, n'empêche qu'elle envahit l'écran, suscite un nouveau regard chez le spectateur, interroge la pensée.

Avec elle, même en filigrane, une certaine remise en question de la société commence à prendre forme.

Pensionnaires à l'école, les jeunes héros de **La mala educación** vont voir en cachette les films de la Montiel. Ils s'identifient à leur vedette adulée, non seulement pour les mélodies qu'elle chante à merveille, mais aussi et surtout pour les personnages anti-conventionnels qu'elle incarne. À partir du comportement social de la *star*, ils forgent leur éducation. C'est dans cette atmosphère que se déroule, en partie, la trame narrative du film le plus autobiographique de Pedro Almodóvar et sans doute parmi l'un de ses plus beaux.

Déjà le générique annonce les couleurs du récit. Un mur sur fond noir : des graffitis, dont plusieurs à caractère sexuel, inscrits à la craie blanche annoncent le titre du film et le nom d'Almodóvar (il ne signe presque jamais avec son prénom) en lettres rouges. Rouge et noir, deux couleurs à la symbolique sublimement chargée : noir pour obscurantisme, ignorance d'une réalité sociale et politique que tentent d'alléger des graffitis anonymes s'étendant le long des murs; rouge aussi, portant sur le caractère et la personnalité des personnages qui chargeront l'espace-écran de leur insoutenable et incontrôlable passion.

Le film d'Almodóvar présente quatre époques : 1980, 1977, début des années 70, et début des années 60. Le va-et-vient constant entre chacune de ses périodes de temps aide à mieux comprendre l'évolution des personnages, situe le récit dans un contexte chronologique précis et révèle des époques aux dynamiques particulières.

Au départ, il y a deux garçons, Ignacio et Enrique. Ils découvrent l'amour, le cinéma, mais aussi la peur. Peur d'autant plus justifiée qu'elle prend source dans une école religieuse au début des années 60. Le père Manolo est le directeur de l'institution, en même temps que professeur de littérature. Témoin des découvertes secrètes entre les deux garçons, il invente un stratagème au nom du désir refoulé et de la passion rejetée ou faussement véhiculée. À partir de là, le drame se crée.

Très liés à la fameuse *movida*¹ (dont a fait indubitablement partie le cinéaste), Ignacio et Enrique portent en eux le poids de l'éducation franquiste, même si déjà à l'époque, ils se différencient des autres garçons par leur orientation sexuelle, sans doute tenue secrète mais totalement assumée (l'un d'eux avouera que, pour lui, la vie n'est que pur hédonisme). Vingt ans plus tard ils participent à l'émergence d'une extraordinaire aventure dans le domaine de la culture. Avec la mort de Franco, souffle un nouveau vent de folie, de liberté de mouvements et d'expression.

De par son côté autobiographique, **La mala educación** projette quelque chose qui a à voir avec l'intime. Cet intime est d'une violence interne qui ne peut être évitée car elle correspond à un processus naturel de maturation : les deux jeunes *amants* découvrent la vie extérieure, brute, la réalité des adultes, le cinéma, et leurs jeux de nuit secrets définissent leur sexualité; mais aussi, de la part du curé-professeur, on assiste à un jeu de séduction intime qui, des frontières de l'esthétique, passe soudainement à quelque chose de physique (le père Manolo, celui par qui le scandale arrive, délaisse le pouvoir du regard pour celui du toucher). Mais cette violence ne se limite pas essentiellement aux années 60. Elle se perpétue vingt ans plus tard sous les traits d'Enrique. Ignacio, soi-disant ami d'enfance de celui-ci, devenu producteur-réalisateur, va le voir pour lui proposer l'adaptation d'une de ses nouvelles, *La Visite*. Cette visite est celle que Ignacio, devenu après les études chez les curés le transsexuel Zahara, rend au père Manolo qui, jadis, l'avait trahi. Le thème de la visite devient ainsi récurrent tout au long du film, car c'est à travers ces *intrusions* que s'éclairent les arcanes d'un récit intentionnellement alambiqué qui renoue avec les codes à la fois du mélodrame et du film noir (genres auxquels Almodóvar rend un brillant

hommage). Il y a d'abord la première visite d'Ignacio à Enrique. Ensuite, les fréquentes présences de monsieur Berenguer (le père Manolo une fois défroqué) auprès de Juan (celui qui prétend être Ignacio) sur le plateau de tournage où Enrique tourne une version romancée de sa propre histoire. En flash-back, il y a les visites du curé dans le dortoir des petits, cause de ses prochaines infortunes. Et puis, la visite qui mène Enrique chez la mère d'Ignacio où il découvre la vérité.

Car le film d'Almodóvar est aussi un film d'enquête. Quelle est la vérité qui se cache derrière chaque personnage ? À quel jeu jouent-ils ? Y a-t-il des coupables et des innocents ? Tous seraient-ils autant coupables qu'innocents ? Les personnages, dans **La mala educación**, sont doubles et parfois triples. Issus d'une éducation marquée du sceau de l'interdiction, de l'emprisonnement intellectuel et de la frustration sexuelle, tous oscillent entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux, entre l'imaginaire et le réel. Mais le tout culmine en une fascinante et troublante histoire d'amour. Non seulement entre individus, mais aussi entre Almodóvar et son film. D'où le carton au générique de fin montrant le mot « passion » en très gros plan appuyé. Il y a là non seulement la passion exacerbée que ressent le cinéaste envers l'art qu'il pratique, mais aussi le regard qu'il jette sur les spectateurs, les rendant complices actifs et inconditionnels du film projeté.

Vu récemment dans le magnifique **Carnets de voyage** (p.51), Gael García Bernal incarne un triple personnage à la fois candide, démentiel et manipulateur, autant de registres qui font de ce jeune comédien l'un des plus alertes et des plus dynamiques de sa génération. Face à un cinéma mondial, malheureusement de plus en plus polarisé, Pedro Almodóvar réussit avec tour de force, conviction et un lyrisme éclatant le pari de plus en plus difficile qui consiste à rapprocher harmonieusement le cinéma d'auteur de celui destiné au grand public.

Élie Castiel



Celui par qui le scandale arrive...

¹ La *movida*, qui veut dire littéralement « mouvance », désigne le mouvement culturel qui s'est développé en Espagne, au lendemain de la mort de Franco dans le domaine des arts, de la décoration, de la peinture et du cinéma. Il s'agissait, de la part des pionniers de ce bouleversement artistique, d'une sorte de *réaction extrême* au moment où le pays recouvrait la liberté après quarante ans de régime franquiste.

■ **LA MAUVAISE ÉDUCATION** — Espagne 2004, 105 minutes — Réal. : Pedro Almodóvar — Scén. : Pedro Almodóvar — Image : José Luis Alcaine — Mont. : José Salcedo — Mus. : Alberto Iglesias — Dir. art. : Antón Gómez — Cost. : Paco Delgado, avec la participation spéciale de Jean-Paul Gaultier — Int. : Gael García Bernal (Juan/Angel/Zahara), Fele Martínez (Enrique Goded), Daniel Giménez Cacho (le père Manolo), Javier Cámara (Paquito), Lluís Homar (monsieur Berenguer), Francisco Boira (Ignacio), Francisco Maestre (le père José), Juan Fernandez (Martin), Nacho Pérez (Ignacio enfant), Raúl García Forneiro (Enrique enfant), Petra Martínez (la mère d'Ignacio) — Prod. : Agustín Almodóvar (El Deseo) — Dist. : Séville.